Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 41 (1912)

Heft: 8

Rubrik: Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Vous êtes un malhonnête citoyen. Rendez-moi mon argent.

— Monsieur, encore une fois, c'est la règle ici. Quand on a payé, on ne reçoit plus sa monnaie. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Vous êtes un infâme exploiteur.

— J'ai besoin d'une école pour mon enfant.

— Bien, payez d'abord. C'est le budget de l'école officielle.

— Je paye, voici l'argent.

— Merci, voici votre école.

— Excusez, mais votre école est ignoble. On n'y enseigne rien de ce que je veux. Elle est franc-maçonne, capitaliste, bourgeoise, athée. Il m'en faut une autre.

— Bien, mais alors il faut payer une seconde fois. Entretenez vous-même vos écoles libres.

— Comment, payer deux écoles pour en avoir une ?

— Mais oui, tant pis pour vous si nos écoles neutres vous déplaisent.

— Elle est forte, celle-là. Vous vous fichez du monde avec votre système d'écoles.

— Monsieur, c'est la règle ici. On paye deux écoles pour en avoir une.

— Vous êtes cocasse, vraiment. Rendez-moi mes sous ; je ne paye pas pour des écoles dont je ne veux pas.

— Pardon, Monsieur, c'est la règle ici. Quand le contribuable a payé, il ne reçoit plus son argent. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Monsieur, vous êtes un abominable escroc.

Vive la loi qui changera tout cela !

ÉCHOS DE LA PRESSE

Pages inédites du P. Girard. — Le P. Girard a laissé de charmantes pages de *Souvenir* que Daguet a publiées en partie dans l'*Emulation*. Nous trouvons cependant à glaner dans ce qui reste. Elles sont intéressantes, parce que l'auteur en tire toujours des conclusions éducatives dont nous pouvons faire notre profit. Voici, par exemple, celle qu'il a intitulée :

Le teint de rose et de lait ravagé par la petite vérole. — Une vieille parente, notre voisine, m'appelait quelquefois pour me donner des fruits ou une goutte de lait. Le petit garçon ne se faisait pas prier longtemps.

Elle me plaignait de ce que la petite vérole m'avait enlaidi : « Vous aviez, me disait-elle, un teint de lait et de rose ; vous étiez la plus belle fleur du jardin ; maintenant, la grêle est tombée sur votre visage ; on ne vous connaît presque plus, à vos marques et à vos yeux rentrés dans la tête ». Elle me disait cela avec attendrissement et d'un ton plaintif. Pour moi, je ne me trouvais pas à plaindre, et c'était bien là le moindre de mes soucis. La vieille cousine était femme, et j'étais garçon ; d'ailleurs, je pouvais jaser, gambader comme auparavant, et c'était tout ce qu'il me fallait.

Cette même parente me dit depuis lors une grande vérité que je n'ai pas comprise, mais que j'ai pourtant retenue, sans doute parce que quelques chagrins me l'ont rappelée souvent. On a coutume de prodiguer les caresses aux beaux enfants, on les flatte, on leur donne un baiser, et les pauvres petits qui ne partagent pas leur beauté en sont les tristes témoins. J'étais de ce nombre, depuis que la petite vérole m'avait terni le teint en y laissant de profondes empreintes.

Plus d'hommages pour moi de la part des allants et des venants ; on me donna même quelques sobriquets, que je n'entendais pas volontiers. Je crois d'en avoir fait mes plaintes à ma bonne voisine, qui me dit sagement : « Vous êtes moins beau que vos frères et sœurs, mais vous serez moins gâté, parce qu'on vous flattera moins ». Je ne pouvais pas comprendre ce que cela voulait dire ; mais ma vieille cousine me montrait de l'intérêt malgré mes marques et mon teint terni, et j'en étais consolé. Longtemps après j'ai compris qu'elle avait raison, puisque j'ai été forcé de compenser par ma conduite ce qui manquait à ma figure.

Mais quelle est donc cette sottise qui s'empresse de brouiller les jeunes idées de l'enfance ? Les petits que la nature a maltraités n'ont pas toujours quelqu'un qui les console, et ceux dont on caresse la beauté négligent souvent de s'acquérir du mérite ; vu que dans les flatteries qu'on leur prodigue, ils en ont déjà la récompense. Si nous ne voulons pas former les enfants à la vérité et au bien, gardons-nous du moins de les éblouir et de les séduire.

* * *

Contre l'enseignement trop facile. — Qu'il est difficile de contenter tout le monde et son père ! Et combien on a raison de dire que le progrès est fait d'actions et de réactions ! On ne pouvait lire une revue, il y a quelque temps, sans que l'on prônât nombre de soulagements à l'ennui de la classe et aux menaces de surmenage. Maintenant, au contraire, on proteste partout contre l'éducation trop molle et on demande une pédagogie moins paresseuse. C'est un inspecteur qui expose, dans le *Journal des Instituteurs,* les graves conséquences du manque d'effort intellectuel demandé à l'enfant. « La plupart des instituteurs, écrit M. Humbert, essaient de réagir contre la tendance à substituer leur travail à celui de l'enfant, dont ils sentent le danger, et ils croient y réussir ; ils s'efforcent de développer l'esprit d'observation de leurs élèves ; mais , en réalité, ceux-ci n'observent qu'à travers les lunettes — les yeux du maître — qui canalisent leurs regards et ils ne voient que ce que celui-ci voit lui-même.

Le maître interroge, s'attache à faire causer, mais la plupart du temps les questions posées enserrent l'enfant comme dans un réseau dont il ne saurait s'échapper ; la réponse est préparée, elle vient infailliblement et sans effort. Il n'y a qu'apparence de réflexion.

Pourquoi d'ailleurs réfléchir, lorsqu'on sait que la solution cherchée vous sera sûrement donnée. Nous étouffons de la sorte toute indépendance intellectuelle. Si, et cela arrive, certains maîtres veulent habituer les enfants au travail personnel, il faut voir alors l'attitude de la famille. La mère arrive furieuse : « Monsieur, mon fils (son unique rejeton, est-il besoin de le dire ?) rentre le soir soucieux, le front plissé. Il ne songe qu'aux exercices de l'école. Hier, il a parlé de Jeanne d'Arc en déjeunant ; la nuit dernière, il a récité sa table de multiplication ; c'est insensé ! Je ne veux pas que vous le surmeniez de la sorte. Il court à la méningite ; il est si délicat ce pauvre garçon ! » Lorsque c'est à moi qu'elle s'adresse, je lui fais remarquer que le surmenage n'est à craindre que pour le maître. Mais allez donc faire entendre raison à une mère qui se figure que l'idéal serait de prolonger la couveuse artificielle jusqu'à 15 ans. Pauvres parents !

Des enfants élevés de la sorte n'auront, est-il besoin d'insister, ni l'amour du travail, ni l'habitude du travail, ni même la volonté suffisante pour perfectionner leur instruction. Lorsqu'ils quitteront définitivement l'école à treize ans, ils diront un adieu définitif à leurs livres et à leurs cahiers. Que restera-t-il, sept ou huit ans plus tard, des connaissances toutes superficielles, non assimilées, acquises à l'école ? On ne le sait que trop ! Et quel danger pour l'avenir de la démocratie que ces futurs citoyens, incapables de se conduire et à qui il faudra un guide. Qu'on se persuade que, pour former des hommes, il faut une éducation virile !

L'éducation amusante (je ne dis pas attrayante), il la faut à l'école maternelle, il la faut à l'école primaire avec les débutants, mais, de grâce, qu'on ne la prolonge pas ; qu'on habitue l'enfant vite à l'effort ! Celui-là seulement qui nous quittera avec l'habitude du travail personnel, de l'effort intellectuel, s'assimilera peu à peu les connaissances trop souvent mal digérées reçues à l'école et continuera à développer seul son instruction. Que les maîtres se persuadent qu'il y a un juste milieu entre le système de nos pères, qui consistait à entasser des mots dans sa mémoire, et le système actuel, qui consiste à lui mâcher sa besogne, en oubliant que les facultés se développent par l'exercice, et « que la mémoire est une grande et puissante déesse. Au maître d'amener l'enfant à comprendre ; à l'enfant d'apprendre et de retenir. »

* * *

Encore l'éducation de l'effort. — Nous lisons dans un livre récemment paru sur l'attention ces quelques lignes : « L'école de l'effort peut seule préparer des homme actifs et utiles à leur pays. De plus, le père et la mère de famille devraient stimuler l'énergie de leurs enfants, non par des friandises qui les amollissent et les gâtent, mais par des considérations morales, devoir à remplir, travail fertile (nous ajouterons les motifs religieux). Les mièvreries d'une mère, les sollicitudes d'une grand'mère, les récompenses vénales d'un père, jointes à l'enseignement facile et brillant d'un maître, tels sont les adversaires sans le savoir de l'éducation et du progrès de l'intelligence de nos enfants. »

De la méthode. — Pour faire de la soupe, il a fallu penser à l'avance à tout : acheter un morceau de viande, avoir dans sa poche de l'argent pour le payer, au bras le panier pour le mettre, aller au jardin, arracher des carottes ou couper un chou, mettre de l'eau sur le feu ; donc avoir du charbon prêt, éplucher les légumes, et quand l'eau est encore froide, y mettre viande et carottes ; écumer la surface, saler le tout, etc. La méthode consiste donc à faire, au moment convenable, chacune de ces opérations. Pas de méthode, pas de soupe, mon bonhomme ! Et bien ! tout ce qu'on fait dans la vie, si on veut que la chose réussisse, doit être fait avec méthode. La classe aussi, alors ?

* * *

L'abus des devoirs. — Le trop et le trop peu gâtent tous les jeux, dit un très sage proverbe. Voici qui est décidément trop : c'est une liste des devoirs imposés dans un cours moyen d'une école de Paris, un mardi soir :

1° Quatre problèmes ;
2° Une dictée à préparer ;
3° L'analyse grammaticale d'une phrase de cette dictée ;
4° La carte des Pyrénées ;
5° Un dessin libre.

Tous ces devoirs devaient être faits pour le lendemain matin, mercredi. Et la correction ? Chaque matin, dit *L'instituteur primaire,* d'où sont tirés ces détails, deux heures ou près de deux heures, le maître corrige (?) et note les devoirs exécutés dans la famille. C'est-à-dire que, pendant deux heures et les meilleures heures de la journée, il n'y a pas classe au sens propre du mot.

* * *

Surveillons notre langage devant les enfants. — C'est M. Berteloot qui nous le recommande dans l'*Education enfantine,* reproduit par l'*Education*. Les parents et les maîtres surveillent généralement les lectures des enfants et tous se plaignent des étalages obscènes que les rues des grandes villes offrent à chaque pas. Malheureusement, dès qu'il ne s'agit plus de lecture, cette rigueur salutaire cesse, et on surveille trop peu son langage devant les enfants, « ils n'écoutent pas, ils ne comprennent pas, ils ne retiennent rien » ; disent les gens qui croient à la perfection naturelle de l'enfant. Le pensez-vous maîtres et parents ? L'enfant semble rêver, mais il écoute, et s'il entend une seule fois une phrase grossière et immorale, il la retiendra mieux que la leçon du livre cent fois répétée.

Surveillons notre langage, puis ne bredouillons pas, articulons nettement, prononçons bien. Gardons-nous soigneusement d'introduire dans notre conversation trop de « chose » ou de « système » qui trahissent l'indigence de la pensée autant que l'insuffisance du vocabulaire. Que l'enfant vive dans un milieu sain et moral ; qu'il entende un langage décent et correct. Devenu jeune homme, il suivra l'exemple de ses éducateurs et sera ce qu'ils auront été.

Eugène DÉVAUD